

## Report of the Annual Meeting Rapports annuels de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

# La conception de l'histoire chez les historiens contemporains, 1923-46

Marcel Trudel

Volume 26, numéro 1, 1947

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/300279ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/300279ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (imprimé)

1712-9095 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trudel, M. (1947). La conception de l'histoire chez les historiens contemporains, 1923-46. *Report of the Annual Meeting / Rapports annuels de la Société historique du Canada*, 26(1), 35-52. <https://doi.org/10.7202/300279ar>

All rights reserved © The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada, 1947

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru  
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



## LA CONCEPTION DE L'HISTOIRE CHEZ LES HISTORIENS CONTEMPORAINS, 1923-46\*

Par MARCEL TRUDEL  
*L'Université Laval*

Nous avons l'intention dans ce travail, de faire, non pas l'étude critique des systèmes ou des écoles historiques actuelles, mais simplement la revue générale des idées émises sur l'histoire. Le domaine que nous nous proposons de parcourir, comprend les principaux historiens des pays d'Europe et d'Amérique. Tout de suite, nous admettons la vanité de ce projet: plusieurs pays nous restent fermés, parce que notre connaissance des langues est limitée; plusieurs affirmations ne nous parviennent que par l'intermédiaire de traductions; le temps limité de nos recherches ne nous a pas permis d'examiner la doctrine de tous les historiens, comme nous l'aurions désiré; et, enfin, certains auteurs que nous considérons comme représentatifs, passeront sans doute incognito dans l'histoire de l'histoire.

L'an 1923, notre point de départ, est une date arbitrairement choisie, mais quelles dates ne le sont pas? Il y aurait sans doute moyen de revendiquer la légitimité de cette date. William Dunning, Frederic Harrison, Max Nordau, Ernest Lavisse viennent de mourir; Rickert, Eimmell, Pokrovsky, John Holland Rose ont à peu près fini de publier; Shotwell vient de présenter un ouvrage important sur l'historiographie<sup>1</sup>; une traduction anglaise de Schweitzer paraît en librairie, sur la décadence de la civilisation<sup>2</sup>, dans laquelle l'auteur juge la mission que l'histoire a remplie dans le passé et le rôle qu'elle doit jouer dans l'avenir: cet examen marque une étape dans l'historiographie.

Lorsque nous repassons les diverses définitions de l'histoire rencontrées ici et là chez les historiens contemporains, nous sommes portés à croire que la Cité des historiens est une cité pacifique où tout le monde s'entend cordialement, où les divergences d'opinion ne portent en somme que sur des détails. Oh! nous ne songeons pas ici à la définition scandaleuse donnée par Henry Ford: "L'histoire, c'est de la blague"<sup>3</sup>, parce que Ford n'a pas écrit l'histoire, il s'est contenté de la faire. Nous ne demandons pas non plus l'avis de Benedetto Croce, car sa réponse a de quoi nous laisser perplexes: "L'histoire, c'est l'histoire vivante; la chronique, c'est l'histoire morte; l'histoire, c'est l'histoire contemporaine, la chronique, c'est l'histoire passée<sup>4</sup>. . . . Il n'y a ni philosophie ni histoire de la philosophie, mais l'histoire qui est la philosophie et la philosophie qui est l'histoire et fait partie de l'histoire d'une façon intrinsèque<sup>5</sup>. . . . L'histoire, comme la philosophie, n'a pas de commencement historique, mais

\*Les passages cités d'ouvrages anglais, italiens ou espagnols sont des traductions de l'auteur.

<sup>1</sup>James T. Shotwell, *An Introduction to the History of History* (New York, 1922).

<sup>2</sup>Albert Schweitzer, *The Decay and the Restoration of Civilization: The Philosophy of Civilization*. Part I (trans. by C. T. Campion, London, 1923).

<sup>3</sup>Cité par A. L. Rowse, *The Use of History* (London, 1946), 28.

<sup>4</sup>Benedetto Croce, *History: Its Theory and Practice* (trans. by Douglas Ainslie, New York, 1921), 19. La première édition en italien parut en 1917, en librairie, et en 1912 et 1913 dans les revues. Nous citons souvent cet ouvrage qui en réalité est en dehors du champ que nous nous sommes tracé, mais la doctrine qui y est exposée est la même que celle que *History as the Story of Liberty*, et à l'avantage de renfermer des formules concises plus propres à la citation.

<sup>5</sup>*Ibid.*, 83.



seulement un commencement idéal ou métaphysique<sup>6</sup>." Nous cherchons une définition et nous trouvons en son lieu une "adéquation" de termes et une extension illimitée de l'objet. Cheyney avoue que la définition est difficile à donner, parce que l'histoire "n'est pas un mot technique proprement dit, comme la géométrie ou la chimie ou l'astronomie, mais elle est un mot à sens large, assez semblable au terme science ou philosophie ou art"<sup>7</sup>. Plusieurs historiens, cependant, ont formulé une définition. Collingwood, Berr et Aron en font l'étude des faits humains du passé<sup>8</sup>; pour Fortescue et Scott, l'histoire est le registre de tout ce que l'humanité de tous les temps a pu éprouver.<sup>9</sup> Rosenstock, en admettant les définitions précédentes, marque un point de vue spécial, celui du critique: l'histoire est "la tradition corrigée et purifiée"<sup>10</sup>; Rosa fait de l'histoire "la société dans le temps"<sup>11</sup> et Hanotaux, "le sentiment de la continuité dans le corps social"<sup>12</sup>; Wells, qui fera sa fortune à écrire l'histoire universelle, la définit: "l'aventure commune de toute l'humanité"<sup>13</sup>. Les définitions que nous venons de donner sont faites en relation avec le sujet même de l'histoire. Barnes, Shotwell, Pierce, Bassi et Powicke<sup>14</sup> définissent doublement l'histoire comme une connaissance et comme le sujet de cette connaissance. Garraghan introduit un troisième terme: en plus des "événements du passé," du "registre" de ces événements, il propose "le procédé pour tenir ce registre," et il fait bien remarquer que l'histoire traite de l'activité humaine en tant que définie dans le temps et dans l'espace.<sup>15</sup>

En somme, exception faite des formules de Croce, nous avons des définitions qui ne comportent point de différences essentielles. On peut déjà deviner, dans l'une ou l'autre, des tendances particulières: c'est ainsi que Barnes et Rosa annoncent une histoire qui devient science sociale, Hanotaux ne cache pas son désir de faire surtout de la philosophie de l'histoire, mais on nous laisse tout de même sous l'impression que l'histoire est quelque chose de très simple à définir et que, le point de départ, la définition, étant clairement admis par la plupart des auteurs, les dis-

<sup>6</sup>*Ibid.*, 181.

<sup>7</sup>Edward P. Cheyney, *Law in History and Other Essays* (New York, 1927), 142.

<sup>8</sup>R. G. Collingwood, *Human Nature and Human History* (Oxford, 1936), 7; H. Berr, *L'Histoire traditionnelle et la synthèse historique* (Paris, 1921), iii; R. Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire: Essai sur les limites de l'objectivité historique* (thèse principale pour le doctorat ès-lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, Paris, 1938), 161.

<sup>9</sup>Sir John Williams Fortescue, *The Writing of History* (London, 1926), 1; Ernest Scott, *History and Historical Problems* (Melbourne, Oxford University Press, 1925), 4.

<sup>10</sup>Eugen Rosenstock-Hussy, *The Predicament of History* (reprinted from the *Journal of Philosophy*, vol. XXXII, no. 4, Feb. 14, 1935), 3.

<sup>11</sup>José Maria Rosa, *Interpretación religiosa de la historia* (Buenos Aires, 1936), 19.

<sup>12</sup>Gabriel Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens* (Paris, 1919), 1. Nous citons cet ouvrage de 1919 pour la même raison donnée plus haut sur le *History* de Croce.

<sup>13</sup>Wells, *The Outline of History*, cité par Harry Elmer Barnes, *History and Social Intelligence* (New York, 1926), 142.

<sup>14</sup>Harry Elmer Barnes, *History, Its Rise and Development: A Survey of the Progress of Historical Writing from Its Origins to the Present Day* (reprinted from the 1922 edition of the *Encyclopedia Americana*), 205; Shotwell, *History of History*, 2. Donald J. Pierce, *An Introduction to the Logic of the Philosophy of History* (Toronto, 1939), 6; Angel C. Bassi, *Ciencia histórica y filosofía de la historia. Espíritu y método de su enseñanza* (Buenos Aires, 1936), 10; F. M. Powicke, *History, Freedom, and Religion* (London, 1938), 14.

<sup>15</sup>Gilbert J. Garraghan, *A Guide to Historical Method* (ed. Jean Delanglez, New York, 1946), 3.



cussions se ramèneront à des différences de méthodes. Mais si nous étudions plus à fond le problème de l'histoire, le mirage s'évanouit; les historiens s'entendaient assez bien sur la définition, mais la question de l'objet de l'histoire va bientôt les séparer.

On admet généralement que l'histoire peut avoir plusieurs objets à la fois, mais quelques-uns des objets proposés ne sont pas admis également par tous les historiens ou sont même bannis de l'histoire. L'objet traditionnel, l'étude des causes et des effets, reste prôné par le grand nombre, dont les thomistes et même des non-thomistes comme Louis Halphen.<sup>16</sup> C'est qu'il est convenu que l'histoire a surtout pour objet les manifestations intellectuelles, l'action intelligente, ainsi que l'affirme Collingwood: "L'historien, dans son enquête du passé, fait une distinction entre ce qu'on peut appeler la surface d'un événement et l'intérieur... ce n'est pas de simples événements qu'il étudie... mais des actions, et une action est la synthèse de l'extérieur et de l'intérieur d'un événement."<sup>17</sup> Shotwell admet le même point de vue: "L'histoire, c'est plus que des événements, c'est la manifestation de la vie, et, derrière tout événement, il y a un travail de l'esprit et de la volonté"<sup>18</sup>. Scott accepte la conception intellectuelle de l'histoire telle qu'exposée par Lord Acton ("Les idées sont l'essence de l'histoire"<sup>19</sup>) et celle de McLaughlin, que l'histoire a pour objet les idéaux et les intentions, l'esprit et le caractère de l'homme<sup>20</sup>. Pour Croce, l'histoire est affaire de pensée<sup>21</sup>, et Powicke ne voit pas non plus comment les actes du passé pourraient être considérés en dehors de l'intelligence<sup>22</sup>. C'est pourquoi, Butterfield recommande aux étudiants de s'appliquer non à des périodes, mais à des problèmes<sup>23</sup>. Albert Mathiez indique à l'historien comme devoir de redécouvrir les problèmes dont l'humanité a fait l'objet ainsi que les solutions qu'on a essayé d'apporter<sup>24</sup>.

L'histoire ayant pour objet l'action intelligente, on s'est demandé si elle était autorisée à prononcer des jugements. Croce, qui veut cependant que l'histoire mène à l'action, s'y oppose carrément: "L'histoire ne juge jamais, mais toujours justifie"<sup>25</sup>; car, pour lui, il ne s'agit pas d'évaluer des sentiments, mais de connaître les faits en eux-mêmes. Certes, il admet que les jugements sont nécessaires, mais dans le domaine de l'action seulement: ils ne peuvent s'accorder "avec la logique de l'historiographie qui n'admet pas les hommes ou les actes comme étant entièrement bons ou entièrement mauvais et rejette cette question comme une question insoluble parce que fondamentalement erronée"<sup>26</sup>; ces jugements sont faux, poursuit-il, parce que, s'il est "possible de distinguer avec raison entre le bien et le mal, qui se distinguent toujours clairement et sont opposés l'un à l'autre," il est impossible de distinguer entre l'homme de

<sup>16</sup>Louis Halphen, *Introduction à l'histoire* (Paris, 1946), 15.

<sup>17</sup>Collingwood, *Human Nature and Human History*, 13.

<sup>18</sup>Shotwell, *History of History*, 315.

<sup>19</sup>Cité par Scott, *History and Historical Problems*, 17.

<sup>20</sup>*Ibid.*

<sup>21</sup>Benedetto Croce, *History as the Story of Liberty* (London, 1938), 21.

<sup>22</sup>Powicke, *History, Freedom, and Religion*, 6.

<sup>23</sup>H. Butterfield, *The Study of Modern History: An Inaugural Lecture Delivered at Cambridge on 14 November 1944* (London, 1944), 25.

<sup>24</sup>Albert Mathiez, *La Révolution et l'église*, viii. Cité par Frances Acomb, *Some Historians of Modern Europe: Essays in Historiography by Former Students of the Department of History of the University of Chicago* (ed. Bernadotte E. Schmitt, Andrew MacLeish, Chicago, 1942), 314.

<sup>25</sup>Croce, *History: Its Theory and Practice*, 89.

<sup>26</sup>Croce, *History as the Story of Liberty*, 49.



bien et l'homme qui n'est pas homme de bien; or, "toute créature humaine est à la fois bonne et mauvaise"<sup>27</sup>. Pour une raison différente de celle de Croce, Spengler rejette, lui aussi, le jugement en histoire: "Lorsque nous observons la croissance d'une plante, résume Fauconnet, nous ne songeons à déclarer exacte telle phase et inexacte telle autre. . . Or, l'histoire universelle étudie des cultures, c'est-à-dire des organismes vivants. Dès lors, rien n'est faux, rien n'est vrai pour elle. Justifier une théorie, c'est pour l'historien expliquer sa fonction morphologique. A cela doit se borner son rôle. Erreur définitive, vérité éternelle sont ici, pour lui, deux notions sans emploi"<sup>28</sup>. Mais la plupart des historiens que nous avons consultés, tiennent à leur droit de porter des jugements; d'ailleurs, fait remarquer Coulton, ceux qui s'opposent à ces jugements, sont les premiers à en prononcer, ils ne peuvent s'en empêcher, et "comment peut-on comprendre quelque chose si nous ne prenons pas la peine de juger?"<sup>29</sup> Garraghan dit de son côté que "si l'historien trouve l'occasion de louer ce qui peut l'être et de blâmer ce qui est blâmable, il n'y a rien dans la logique, dans la morale ou dans les exigences techniques de son art, pour l'en empêcher"<sup>30</sup>. D'autres auteurs sont plus catégoriques: ils affirment que le jugement est un objet essentiel de l'histoire. "L'histoire est une morale, écrit Hanotaux . . . elle passe au crible les actes des hommes. . . Elle juge. Elle est le tribunal où siège la conscience des générations"<sup>31</sup>. Bassi n'est pas moins exigeant: "L'histoire, sans le jugement, ne répond pas aux fins qui lui ont été universellement assignées"<sup>32</sup>.

L'histoire a pour objet l'action intelligente, mais elle est aussi l'histoire de tout l'homme, et ceci amène les historiens à se demander si l'individu ou des groupes d'individus ou des institutions peuvent être considérés comme objets directs de l'histoire. L'individu? l'homme moyen? Abbott reproche à cet homme moyen d'avoir pris "la place de César, d'Alexandre, de Shakespeare et de Georges Washington comme acteur principal dans la nouvelle histoire": "nous avons, écrit-il, une foule d'ouvrages qui essaient de nous représenter la manière de vivre de l'homme moyen, ce qu'il faisait pour subsister, ce qu'il mangeait, buvait et revêtait"<sup>33</sup>; Abbott s'oppose à ce qu'on mette sur le même plan les grands hommes et l'homme moyen<sup>34</sup>, il accuse les biographes de rapetisser au niveau de leur moralité ou de leur intelligence les personnages célèbres de l'histoire.<sup>35</sup> Hanotaux attache une très grande importance au héros: "L'individu historique, c'est par excellence, le grand homme, le héros, le prophète, le saint, celui qui a saisi, prolongé, réalisé en son jugement, en sa volonté et en son oeuvre, les aspirations de sa génération et de son temps pour leur donner un essor nouveau. Sans le héros, pas de progrès, pas d'histoire"<sup>36</sup>. Aron et Cheyney ne s'opposent pas au culte du héros,

<sup>27</sup>*Ibid.*, 207.

<sup>28</sup>André Fauconnet, *Un Philosophe allemand contemporain: Oswald Spengler (Le Prophète du Déclin de l'Occident)* (Paris, 1925), 70. Spengler naquit en 1880 et mourut en 1936.

<sup>29</sup>G. G. Coulton, *Four score Years: An Autobiography* (Cambridge, 1943), 321.

<sup>30</sup>Garraghan, *A Guide to Historical Method*, 366.

<sup>31</sup>Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens*, 10.

<sup>32</sup>Bassi, *Ciencia historica y filosofia de la historia*, 351.

<sup>33</sup>Wilbur Cortez Abbott, *Some "New" History and Historians* (Boston, Mass., 1932), 14.

<sup>34</sup>*Ibid.*, 19.

<sup>35</sup>*Ibid.*, 26.

<sup>36</sup>Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens*, 35.



mais soutiennent qu'il fait l'objet de la biographie et non de l'histoire: Cheyney, en donnant pour raison que l'influence des plus grands hommes est aléatoire et dépend de l'existence de circonstances favorables<sup>37</sup>; Aron, en montrant l'opposition de la biographie et de l'histoire: "Le biographe s'intéresse à l'homme privé, l'historien avant tout à l'homme public. . . . Une biographie saisit une époque en même temps qu'un homme, mais elle est orientée vers celui-ci; l'historien, en dernière analyse, vise, au-delà de l'homme, l'époque"<sup>38</sup>. La classe constitue pour Pokrovsky l'objet principal de l'histoire<sup>39</sup>. Seignobos veut s'occuper du peuple: "Je n'ai pas voulu, écrit-il dans une préface, limiter l'étude à la petite minorité privilégiée, décorée parfois du nom d'élite, dont les actes tiennent la plus grande place dans les documents et les ouvrages d'histoire. J'ai cherché à décrire les conditions de vie de la masse du peuple"<sup>40</sup>. Rosenberg porte son attention sur la race.<sup>41</sup>

La politique doit-elle être considérée comme objet de l'histoire? Non, répond Barnes, parce que l'Etat n'est en somme qu'un foyer où convergent les intérêts humains, et ce sont ces derniers qui déterminent la nature et la direction de l'évolution politique: la politique doit donc recevoir moins d'attention.<sup>42</sup> Oui, soutient Rowse, "la politique est l'histoire qui se fait sous nos yeux"<sup>43</sup>; oui, dit encore Seignobos, parce que "la dernière guerre nous a montré avec toutes ses autres activités"<sup>44</sup>. Et les institutions? Rowse et Seignobos attachent beaucoup d'importance à la politique, mais ils diffèrent sur les institutions: pour Rowse, l'histoire des institutions doit être, en un sens, centrale . . . c'est dans les institutions publiques que les hommes manifestent leur volonté de contrôler les événements<sup>45</sup>; par contre, Seignobos les laisse de côté sous prétexte qu'elles représentent "les désirs ou l'idéal des autorités plutôt que les actes de leurs sujets"<sup>46</sup>.

L'histoire contemporaine devenant de plus en plus sociale, il est naturel de rencontrer un plus grand nombre d'historiens qui donnent à l'histoire comme objet l'évolution de la société. Fling, Rosa, Altamira et Garraghan avaient d'ailleurs défini l'histoire en fonction de cet objet<sup>47</sup>. Barnes, que l'on considère comme le chef de la nouvelle école, résume la thèse de la façon suivante: "Le nouveau type d'historien soutient que le but de l'histoire est de donner à la génération actuelle une représentation du passé si complète et sûre qu'elle puisse en arriver à

<sup>37</sup>Cheyney, *Law in History and Other Essays*, 163.

<sup>38</sup>Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 81, 82.

<sup>39</sup>Mikhail Mikolayevich Pokrovsky, cité de Thomas R. Hall, dans *Some Historians of Modern Europe*, 353.

<sup>40</sup>Charles Seignobos, *Essai d'une histoire comparée des peuples de l'Europe* (Paris, 1938), vi.

<sup>41</sup>Eric Russell Bentley, *A Century of Hero-Worship: A Study of the Idea of Heroism in Carlyle and Nietzsche with Notes on Other Hero-Worshippers of Modern Times* (Philadelphia and New York, 1944), 212.

<sup>42</sup>Harry Elmer Barnes, *The New History and the Social Studies* (New York, 1925), 8.

<sup>43</sup>Rowse, *The Use of History*, 185.

<sup>44</sup>Seignobos, *Essai d'une histoire comparée des peuples de l'Europe*, vi.

<sup>45</sup>Rowse, *The Use of History*, 66.

<sup>46</sup>Seignobos, *Essai d'une histoire comparée des peuples de l'Europe*, vi.

<sup>47</sup>Fred Morrow Fling, *The Writing of History: An Introduction to Historical Method* (New Haven, 1920), 16; Rosa, *Interpretación religiosa de la historia*, 18; Rafael Altamira, cité de John E. Fagg, dans *Some Historians of Modern Europe*, 3; Carraghan, *A Guide to Historical Method*, 10.



comprendre d'une façon intelligente comment et pourquoi s'est produit l'état actuel de la civilisation"<sup>48</sup>.

L'histoire, étudiée sous le point de vue de son objet, a-t-elle un domaine bien étendu? Berr, Shotwell, Barnes, Fortescue, Powicke et Trevelyan lui assignent tout le passé humain, tout la vie même<sup>49</sup>; Hanotaux dit plus: "Rien n'est hors de son domaine"<sup>50</sup>.

Les qualités qu'on applique à l'histoire, sont aussi bien diverses: elles se résument dans la négation de tout caractère absolu. D'abord, l'histoire n'existe pas nécessairement. Croce nous a déjà dit qu'elle a un commencement métaphysique<sup>51</sup> et Boyer nous explique qu'elle "aurait pu ne pas être. . . . Pour le thomisme, l'histoire est contingente. Elle est l'histoire de l'homme . . . or, le fini n'est pas nécessaire"<sup>52</sup>. L'histoire est une connaissance relative, parce qu'indirecte et imparfaite: "Les faits de l'histoire, écrit Garraghan, sauf ceux que nous connaissons par notre propre expérience, ne nous sont connus que d'une façon indirecte . . . le passé peut être, et en fait il l'est, étudié sous divers angles d'intérêt à mesure que les générations se succèdent"<sup>53</sup> et il signale un élément absolument incontrôlable en histoire: la volonté libre de l'homme<sup>54</sup>. Science fort relative, soutient aussi Powicke, parce que, si la société a déjà tant de difficultés à comprendre son propre présent, dont elle fait elle-même l'expérience, comment ne pourrait-elle pas éprouver de grandes difficultés à comprendre un passé qui ne lui parvient que par des témoignages? il reste donc qu'il faut distinguer deux sortes d'histoire: l'une que l'on peut percevoir, mais comme à travers un verre fumé, l'autre que l'on ne peut connaître et dont l'objet nous restera inconnu en dépit de tous nos efforts.<sup>55</sup> Jusserand fait remarquer que ce n'est pas tout de faire l'examen de toutes les sources accessibles, de bien discuter les preuves, il faut accorder aussi une part considérable aux probabilités: "l'historien exhume le passé, sa tâche ressemble à celle du paléontologiste qui ne trouve pas toujours des squelettes entiers et doit oser une hypothèse sur la nature des parties qui manquent"<sup>56</sup>. Et "de cette relativité, écrit Aron, l'histoire ne triomphe jamais complètement, parce que les expériences vécues constituent la matière de la science, et que les faits, dans la mesure où ils transcendent les individus, n'existent pas en eux-mêmes, mais par et pour les consciences. L'histoire vise un objet qui, non seulement a passé, non seulement a disparu, mais qui n'atteint à l'être que dans les esprits et change avec eux"<sup>57</sup>. Une grande part du travail de l'historien est oeuvre subjective. Qu'il considère les faits historiques, il se trouve un présence de dates célèbres; or, dit Rosenstock, les dates célèbres ne sont pas des faits, mais des créations de la tradition; elles ont pris naissance longtemps avant l'historiographie et longtemps après les événements dont elles rap-

<sup>48</sup>Barnes, *The New History*, 15.

<sup>49</sup>Berr, *L'Histoire traditionnelle*, 3; Shotwell, *History of History*, 5; Barnes, *The New History*, 17; Fortescue, *Writing of History*, 1; and George M. Trevelyan, *The Present Position of History: An Inaugural Lecture Delivered at Cambridge, October 26, 1927* (London, 1927), 9.

<sup>50</sup>Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens*, 27.

<sup>51</sup>Croce, *History: Its Theory and Practice*, 181.

<sup>52</sup>Charles Boyer, *Il concetto di storia nell'idealismo e nel tomismo* (Rome, 1935), 58.

<sup>53</sup>Garraghan, *Guide to Historical Method*, 4, 5.

<sup>54</sup>*Ibid.*, 149.

<sup>55</sup>Powicke, *History, Freedom and Religion*, 21, 22.

<sup>56</sup>*The Writing of History* by Jean Jules Jusserand, Wilbur Cortez Abbott, Charles W. Colby, and John Spencer Bassett (New York 1926), 20.

<sup>57</sup>Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 272.



pellent le souvenir, événements dont le sens avait complètement échappé aux spectateurs<sup>58</sup>. Subjective encore, parce que l'historien doit nécessairement faire un choix parmi les faits qui se présentent à sa connaissance, de sorte, dit Halphen, que "l'ordre de grandeur de ces faits est, en un sens, fonction de la nature du sujet abordé"<sup>59</sup>. Et l'historien ne peut jamais savoir s'il a pris connaissance de tous les faits, même lorsqu'il travaille sur un sujet précis et déterminé<sup>60</sup>, car une partie seulement de l'histoire, et une bien petite partie, suivant Croce, nous est accessible.<sup>61</sup> Il s'ensuit, écrit Trevelyan, que "le travail des historiens consiste largement à se corriger et à se compléter les uns les autres"<sup>62</sup>. Les autorités traditionnelles se trouvent par le fait même assez malmenées; Collingwood refuse de croire aux autorités: "Pour l'historien, il ne peut y avoir d'autorités, parce que ces auteurs ainsi nommés autorités attendent un verdict que lui seul peut prononcer"<sup>63</sup>. Collingwood admet cependant que l'historien doit reconnaître dans ses prédécesseurs une certaine autorité dans la mesure même de son incompétence.<sup>64</sup> Faut-il, pour ces raisons s'abandonner au scepticisme absolu? Clark admet les déficiences de l'histoire, mais il fait aussi remarquer qu'après tout il existe des faits<sup>65</sup>. Garraghan affirme contre Croce que ce serait "folie de conclure tout de suite qu'on ne peut rien connaître d'une façon absolue du passé"<sup>66</sup>. L'historien, écrit Butterfield, "ne réussit pas toujours à fournir l'explication totale de la vie des hommes, mais quand il y réussit, alors nous pouvons considérer tel épisode comme faisant partie d'un monde qu'on peut comprendre et dont toutes les parties ont des relations entre elles"<sup>67</sup>; au lieu d'aboutir au scepticisme, on trouve donc au contraire la satisfaction de l'esprit.

Le problème de la relativité de l'histoire en soulève immédiatement un autre qui lui est connexe: l'histoire est-elle un art ou une science? est-elle l'un et l'autre? Plusieurs historiens répondent qu'elle est l'un et l'autre. Hanotaux l'affirme: "Il y a l'histoire pour l'histoire, comme il y a l'art pour l'art. . . L'historien est un conteur, mais un conteur vrai. Cette condition de l'histoire fait d'elle une science"<sup>68</sup>. Shotwell et Jusserand admettent la même dualité: l'histoire est recherche (c'est la science), elle est narration (c'est l'art)<sup>69</sup>, "dans la recherche des faits et dans l'examen de la vérité, l'historien doit être aussi consciencieux que l'homme de science. Dans la présentation, il doit être un artiste, et un vrai"<sup>70</sup>. Temperley n'est pas moins explicite: "La science et l'art ont trouvé, de nos jours, dans l'histoire, un terrain commun"<sup>71</sup>. C'est qu'on admet

<sup>58</sup>Rosenstock-Hussy, *The Predicament of History*, 2.

<sup>59</sup>Halphen, *Introduction à l'histoire*, 59.

<sup>60</sup>Fortescue, *The Writing of History*, 68.

<sup>61</sup>Croce, *History: Its Theory and Practice*, 51.

<sup>62</sup>Trevelyan, *The Present Position of History*, 7.

<sup>63</sup>Robin G. Collingwood, *The Historical Imagination: An Inaugural Lecture Delivered before the University of Oxford on 28 October 1935* (Oxford, 1935), 10.

<sup>64</sup>*Ibid.*

<sup>65</sup>G. N. Clark, *Historical Scholarship and Historical Thought: An Inaugural Lecture Delivered at Cambridge on 16 May 1944* (Cambridge, 1944), 20.

<sup>66</sup>Garraghan, *A Guide to Historical Method*, 73.

<sup>67</sup>Butterfield, *The Study of Modern History*, 20.

<sup>68</sup>Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens*, 13, 14, 15, 18.

<sup>69</sup>Shotwell, *History of History*, 6-11.

<sup>70</sup>Jusserand, *The Writing of History*, 3, 4.

<sup>71</sup>Harold Temperley, cité de Margareta Faissler, dans *Some Historians of Modern Europe*, 504.



généralement qu'en plus de l'élément dit scientifique qui repose dans les faits et dans la méthode, il y a un autre élément, l'âme de l'histoire, et cet élément, nous dit Rowse, "ne peut être exprimé que par l'art"<sup>72</sup>. Gustave Lanctôt attribue à l'art le même rôle nécessaire dans la dualité de tâches qui s'imposent à l'historien: "La première, celle qui est primordiale, est de faire entrer dans l'histoire la vérité documentaire et la complexité des faits sociologiques. La deuxième, c'est de projeter dans cette histoire un sentiment et un éclat qui s'accordent aux grands événements"<sup>73</sup>. Sarton applique à l'histoire, pour les mêmes raisons, le mot célèbre appliqué à la médecine: "le plus ancien des arts et la plus jeune des sciences"<sup>74</sup>.

Mais il y a les partisans de la science! Quelques-uns d'entre eux, tout en restant en faveur de l'art, souhaitent que l'histoire s'en libère peu à peu: "De l'art, si elle retenait quelque chose, écrit Berr, ce serait une intuition de la vie, un certain don de pénétration psychologique qui peut aider l'historien, qui peut faire la vocation d'historien, mais qui ne supplée pas à la méthode scientifique"<sup>75</sup>. Cheyney désire aussi que l'histoire garde certaines qualités de l'art, mais il veut que ce soit à cause même de la matière traitée, et non d'après un plan délibéré de l'auteur.<sup>76</sup> A ceux qui seraient tentés de se montrer trop catégoriques sur cette question,<sup>77</sup> Scott rappelle que la mesure est une vertu nécessaire: "C'est là une de ces questions auxquelles on ne répondra jamais d'une façon définitive, et il n'est pas à souhaiter non plus qu'on y puisse répondre. Il y a un ton de défi dans la prétention du brillant historien qui veut que l'histoire soit une science, ni plus ni moins"<sup>78</sup>. Du Plessis admet que l'histoire est une science, mais en laissant entendre qu'il n'a guère confiance en son caractère scientifique: "L'histoire, écrit-il, qu'un illustre démolisseur, au siècle dernier, traitait de pauvre petite science conjecturale, ne l'est ni plus ni moins que les autres"<sup>79</sup>. Elle lui semble donc, en un sens, conjecturale, et c'est là aussi l'avis de Spengler: "Il s'agit en somme de découvrir une hypothèse et une méthode susceptibles de dégager pour la première fois, la logique et l'histoire. Au premier moment du système, l'existence d'une pareille logique est en quelque sorte postulée par l'auteur. Il a pleinement conscience que la démarche ultérieure de sa pensée implique un acte de foi initial. Mais n'est-ce pas ainsi que toutes les sciences nouvelles sont nées?"<sup>80</sup> Pour Cheyney, l'histoire est une science, mais d'un certain point de vue, c'est-à-dire qu'elle l'est, non pas à cause du sujet sur lequel elle s'exerce, mais à cause de la façon dont elle s'exerce<sup>81</sup>. C'est à peu près l'opinion de Collingwood: selon lui, l'histoire ressemble à la science, mais elle en diffère dans ses objets: la science porte sur l'abstrait, sur l'universel, elle est indifférente au temps et à l'espace, tandis que l'histoire

<sup>72</sup>Rowse, *The Use of History*, 111.

<sup>73</sup>Gustave Lanctôt, "Les Historiens d'hier et l'histoire d'aujourd'hui" (*Canadian Historical Association, Annual Report*, 1941, 14).

<sup>74</sup>Georges Sarton, "Le Sentiment du passé" (*Extrait d'Isis*, VIII, no. 27, Feb. 3, 1925, 398).

<sup>75</sup>Berr, *L'Histoire traditionnelle*, 29.

<sup>76</sup>Cheyney, *Law in History and Other Essays*, 165.

<sup>77</sup>Barnes, *History: Its Rise and Development*, 206.

<sup>78</sup>Scott, *History and Historical Problems*, III. Parlant de Bury qui énonça cette affirmation en 1903.

<sup>79</sup>Joachim du Plessis de Grenedan, *Le Sens de l'histoire: La caravane humaine* (Paris, 1932), 3.

<sup>80</sup>Fauconnet, *Spengler*, 6.

<sup>81</sup>Cheyney, *Law in History and Other Essays*, 153.



porte le concret, sur l'individuel et s'intéresse au lieu et au moment<sup>82</sup>. Aron admet que l'histoire soit une science, mais non une science naturelle: "Le passé humain pénètre de tout autre manière le présent, que le passé naturel. Celui-ci n'est pas conservé dans le présent, en tant que passé, nous expliquons les formes actuelles par une histoire hypothétique. . . Dans la nature, il n'existe de documents que par hasard. Au contraire, l'homme crée des documents par essence, puisqu'il prolonge l'action de son corps par des outils, et que toutes ses créations révèlent immédiatement l'activité d'un esprit."<sup>83</sup> Shotwell voit entre l'histoire et les sciences naturelles cette différence fondamentale, que les sciences naturelles "considèrent les phénomènes du point de vue de l'espace, l'histoire du point de vue du temps"<sup>84</sup>. Pour Millar, cette différence est que les naturalistes n'étudient les phénomènes que de l'extérieur, alors que les historiens les étudient de l'intérieur<sup>85</sup>. L'histoire est une science, mais une "science imparfaite"<sup>86</sup>, écrit Sée: "La grosse difficulté pour l'histoire-science, c'est qu'elle n'a pas seulement à étudier les sociétés humaines à un moment donné, à l'état statique, mais elle doit, et c'est même sa principale tâche, les étudier à l'état dynamique, dans leur évolution à travers le temps"<sup>87</sup>. Sée apporte d'autres raisons: "L'histoire ne peut établir aucune relation mathématique, par conséquent ne peut formuler aucune loi, au sens propre du mot. Et aussi, l'expérimentation, qui a donné une assise si forte aux sciences physico-chimiques et même biologiques, lui est interdite. . . Elle ne peut user de l'observation directe." Enfin, "il n'y a de science que du général; c'est seulement au général que s'appliquent les lois. Or, l'histoire enregistre (et enregistre surtout) des faits individuels, des événements qui ne se répètent pas"<sup>88</sup>. Sée a cependant trouvé un moyen de faire de l'histoire une vraie science sans passer par les lois du général: "La méthode comparative peut efficacement nous aider à distinguer ce qui, dans l'évolution, est l'effet d'événements particuliers, fortuits, et ce qui, au contraire, est la conséquence de phénomènes permanents, d'un caractère général. En un mot, elle est le meilleur procédé qui permette de donner des faits historiques une explication satisfaisante pour l'esprit, c'est-à-dire de faire de l'histoire réellement une science"<sup>89</sup>. D'autres historiens admettent que l'histoire peut fort bien être considérée comme science, sans qu'on exige d'elle de porter des lois: Garraghan dit qu'elle remplit les quatre conditions nécessaires à la science: un *système de vérités générales* portant sur un *sujet défini* et établi par une *méthode efficace*<sup>90</sup>. Fling admet, lui aussi, tout simplement, que si la science est toute "connaissance organisée", en ce cas l'histoire est une science.<sup>91</sup> Bassi exige comme condition essentielle, que l'histoire puisse comprendre des lois, et il ajoute qu'elle remplit cette condition: elle a des lois qui expli-

<sup>82</sup>Collingwood, *The Historical Imagination*, 5, 6.

<sup>83</sup>Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 33.

<sup>84</sup>Shotwell, *History of History*, 317.

<sup>85</sup>Cité de F. X. Millar Moorhouse dans Guilday, "The Catholic Philosophy of History" (*Papers of the American Catholic Association*, ed. by Peter Guilday, with an introduction by Ross J. S. Hoffman, III, 1936, 89). Comprend des travaux lus à l'assemblée de 1933 par des personnalités religieuses.

<sup>86</sup>Henri Sée, *Science et philosophie de l'histoire* (Paris, 1928), 235.

<sup>87</sup>*Ibid.*, 135.

<sup>88</sup>*Ibid.*, 118, 119.

<sup>89</sup>*Ibid.*, 143.

<sup>90</sup>Garraghan, *Guide to Historical Method*, 38.

<sup>91</sup>Fling, *The Writing of History*, 20.



quent le passé, le présent et même l'avenir.<sup>92</sup> Mais si l'histoire a des lois, les a-t-on découvertes? Du Plessis en donne deux: "Deux lois déterminent donc l'ordre de marche de la Caravane: une loi d'organisation, d'action et de réaction politiques, en vertu de laquelle les groupements humains s'agrègent et se subordonnent les uns aux autres pour former des Etats indépendants et qui font l'histoire; une loi de transformation cyclique et de continuité occillante, en vertu de laquelle l'histoire n'est qu'un enchevêtrement ininterrompu d'alternances et de recommencements"<sup>93</sup>. Cheyney en donne six, la première seule est certaine, la loi de continuité; les autres ne sont pas encore démontrées: une loi de mutabilité, une loi d'interdépendance des individus, des classes, des tribus, des nations; une loi de démocratie, une loi de progrès moral<sup>94</sup>.

La tendance socialisante de certains historiens a soulevé un autre problème: l'histoire est-elle ou peut-elle être une science sociale? Aron répond négativement: "La sociologie se définit, ou bien par opposition aux autres sciences sociales, ou bien par opposition à l'histoire. . . . La sociologie se caractérise par l'effort pour établir des lois (ou du moins des régularités ou des généralités) alors que l'histoire se borne à raconter des événements dans leur suite régulière. . . . Nous appelons sociologie la discipline qui dégage des relations entre les faits historiques"<sup>95</sup>. Fling est même avis: "La sociologie ne peut être la science de l'histoire; c'est la science naturelle de la société. L'historien aussi bien que le sociologue étudient les faits sociaux du passé, mais pas toujours les mêmes faits sociaux. . . . Leurs méthodes sont logiquement différentes parce que leurs fins sont différentes"<sup>96</sup>. Sée rejette à son tour l'identité de l'histoire et de la sociologie, parce que "celle-ci ne tient qu'un compte relativement sommaire de l'espace et du temps; elle se propose surtout de décrire les faits sociaux et l'organisation des sociétés in abstracto. Au contraire, pour l'histoire, les deux facteurs, temps et espace, sont essentiels"<sup>97</sup>. Une autre catégorie d'auteurs reconnaissent que la sociologie ne s'identifie pas avec l'histoire, mais en fait partie, Berr est de ceux-là: "La sociologie, bien loin d'être mise à part, doit être intégrée dans l'histoire scientifique, dans la synthèse. Mais elle n'est qu'un des points de vue de la synthèse. Elle étudie un des éléments constitutifs de l'histoire, l'élément proprement social"<sup>98</sup>. Enfin, nous avons le groupe de la "nouvelle" histoire, celui qui identifie histoire et science sociale. Pour Clark, "en somme, il n'y a pas de distinction logique entre l'histoire et la science sociale"<sup>99</sup>. Rowse qui soutient que l'étude de la société et de son évolution apporte à l'histoire son explication essentielle<sup>100</sup>, est aussi catégorique que Clark: "L'histoire est essentiellement le registre de la vie des hommes en société, dans leur environnement géographique et physique. . . . C'est là le terrain de l'histoire; ce n'est pas l'arrière-plan: c'est l'histoire même"<sup>101</sup>. L'objet de la "nouvelle" histoire, Barnes le trouve dans l'homme en tant que membre des groupes sociaux en état d'évolution, et c'est, selon lui, ce qui facilite

<sup>92</sup>Bassi, *Ciencia historica y filosofia de la historia*, 152.

<sup>93</sup>Du Plessis, *Le Sens de l'histoire*, 38.

<sup>94</sup>Cheyney, *Law in History and Other Essays*, 10-22.

<sup>95</sup>Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 190.

<sup>96</sup>Fling, *The Writing of History*, 17.

<sup>97</sup>Sée, *Science et philosophie de l'histoire*, 130.

<sup>98</sup>Berr, *L'Histoire traditionnelle*, 26, 27.

<sup>99</sup>Clark, *Historical Scholarship and Historical Thought*, 15.

<sup>100</sup>Rowse, *The Use of History*, 16.

<sup>101</sup>Cité *ibid.*, 66.



la compréhension et l'analyse de l'histoire d'une façon plus scientifique<sup>102</sup>. Pour Rosa, histoire et science sociale ne font qu'un: "Un fait historique est toujours un fait social. . . . L'histoire sans la sociologie ou la sociologie sans l'histoire, sont des abstractions inutiles"<sup>103</sup>. Et lorsque Garraghan définit l'histoire, on peut se demander si c'est l'histoire qu'il définit ou la sociologie<sup>104</sup>.

Et puisque nous parlons de science, il nous faut aussi songer à l'érudition. Des historiens savants, ou qui aspiraient à le devenir, ont choisi l'érudition. Nous connaissons l'école des historiens, dits historisants, qui n'osent écrire un mot sans l'appuyer sur une référence et qui se gardent bien de faire des commentaires. Le théoricien de cette école moderne, serait la Roumain Xénopol, et son représentant le plus autorisé, Louis Halphen. Du Plessis leur dit: "Savoir vraiment, c'est connaître les causes pour prévoir les effets. Il est étrange que des savants le dédaignent ou s'en effraient. Croient-ils donc que le vrai moyen de connaître la cathédrale, ce soit de tâter, de cuber, d'analyser chaque pierre, d'aligner des statistiques, d'échafauder des calculs? . . . . Ne prenons pas pour fin le moyen, si fécond soit-il. . . . Découvrir la vérité sur un événement, un peuple, une époque, ce n'est pas la fin de l'histoire; pas plus que ce n'est celle de la physique de vérifier une formule ou une hypothèse"<sup>105</sup>. Spengler accuse l'érudition aussi bien que la philosophie d'avoir été des "maîtresses d'erreur"<sup>106</sup>: chacun des érudits "s'est borné à mettre au premier plan et en pleine lumière la portion du monde antique qui répondait le mieux à ses fins personnelles"<sup>107</sup>. Hanotaux se montre sévère pour l'érudition: "L'érudition n'est pas l'histoire: elle n'en est ni le corps ni l'âme; tout au plus le squelette. . . . L'abus du document est une paresse qui ne justifie pas tant d'orgueil"<sup>108</sup>. Pour Croce, l'érudition n'est pas l'histoire et n'est pas non plus la rivale de l'histoire, elle n'engendre pas l'histoire mais elle est engendrée par elle<sup>109</sup>.

Plusieurs historiens ont donc voulu élever l'histoire à la dignité de science. Le Bon l'élève davantage et en fait "la synthèse de diverses sciences"<sup>110</sup>. Par Hanotaux et Collingwood, l'histoire se voit conférer un rang plus élevé encore au-dessus de la science: "Raconter l'homme à l'homme, pour améliorer l'homme, tel est le devoir que l'historien s'est tracé. Et que peut la science alors? . . . . L'histoire atteint des sommets que la science ne connaît pas"<sup>111</sup>.

Et la philosophie? Si l'on maltraite l'art au profit de la science, si l'on veut chasser tout ce qui n'est pas science ou science sociale, la Philosophie doit bien s'attendre un peu d'être bannie à son tour, de la République, et d'une façon beaucoup plus sérieuse que l'avait été la Poésie par l'aimable Platon. Et bannie, elle l'a été. Spengler veut supprimer jusqu'au dernier vestige de philosophie en histoire, car, pour lui, l'histoire est un organisme vivant, et la vie ne peut être comprise par des notions métaphysiques; la

<sup>102</sup>Barnes, *The New History*, vii; Barnes, *History and Social Intelligence*, 271.

<sup>103</sup>Rosa, *Interpretacion religiosa de la historia*, 18, 30.

<sup>104</sup>Garraghan, *Guide to Historical Method*, 10.

<sup>105</sup>Du Plessis, *Le Sens de l'histoire*, 7, 8, 9.

<sup>106</sup>Fauconnet, *Spengler*, 62.

<sup>107</sup>*Ibid.*

<sup>108</sup>Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens*, 25, 26.

<sup>109</sup>Croce, *History: Its Theory and Practice*.

<sup>110</sup>Gustave Le Bon, *Bases scientifiques d'une philosophie de l'histoire* (Paris, 1931), 12.

<sup>111</sup>Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens*, 43.



métaphysique s'oppose à l'histoire comme la Vérité au Fait<sup>112</sup>. Weber la bannit, lui aussi: "Toute intrusion de concept métaphysique dans la recherche positive est de nature à compromettre la fécondité et la validité des résultats"<sup>113</sup>. Même idée chez Powicke: "Un historien, en tant qu'historien, n'est pas supposé être un philosophe ou un théologien, et même s'il est tout cela en même temps, on ne doit pas attendre de lui, comme historien, qu'il permette à des considérations philosophiques ou théologiques de s'interposer entre lui et l'étude de l'évidence historique"<sup>114</sup>. Lorsque Berr expose sa nouvelle conception de l'histoire, une synthèse historique, il a soin de préciser: "Et c'est tout autre chose que de la philosophie"<sup>115</sup>.

Il reste encore heureusement des historiens qui n'ont pas perdu la foi en la philosophie. Rosenstock réclame la philosophie comme un guide nécessaire: "L'historien, convaincu qu'il doit étudier le passé de la même façon que le géologue étudie la terre, se perd inévitablement à travers le labyrinthe de milliards de faits possibles. Et c'est là le moindre mal. La philosophie est au moins un guide"<sup>116</sup>. La philosophie est plus que cela, nous disent les thomistes: elle est essentielle à l'étude de l'histoire. Millar écrit que dans l'histoire humaine, le facteur fondamental et celui qui conditionne tout, c'est la nature humaine et que, par conséquent, l'interprétation de cette nature humaine tombe sous le contrôle, non de l'histoire ou de la méthode historique, mais de la philosophie<sup>117</sup>. Aron exprime la même thèse d'une façon plus concise: "La théorie de l'histoire se confond avec une théorie de l'homme, c'est-à-dire une philosophie"<sup>118</sup>. Elle est essentielle à l'histoire pour l'application du principe de causalité, "afin d'unir, écrit Aron, par des rapports valables universellement, les phénomènes éparpillés, et c'est la philosophie qui fournit cette notion"<sup>119</sup>. Selon Garraghan, elle est nécessaire et pour l'application du principe de causalité, dans les causes éloignées, et pour fournir le principe d'induction historique dans l'étude des causes prochaines que l'histoire traite en tant que science particulière<sup>120</sup>. Quand à Croce, il ne rejette pas la philosophie, il ne l'adopte pas non plus comme telle, il la transforme, il la confond avec l'histoire, ce qui revient à l'adopter comme telle ou à la rejeter. . . . Il explique son point de vue de la façon suivante: "La pensée historique a joué un vilain tour à cette respectable philosophie transcendante, comme aussi à sa soeur jumelle, la religion transcendante, dont l'autre est la forme raisonnée ou théologique; elle lui a joué le tour de la transformer en histoire, en interprétant tous ses concepts, toutes ses doctrines, toutes ses disputes et même ses désaveux sceptiques et désolés. . . . Ainsi, la pensée historique a fait justice de cette domination séculaire de la philosophie transcendante et en a indiqué la fin par une nécrologie qui lui convenait. . . . La philosophie elle-même a cessé de jouir d'une existence autonome, parce que sa prétention à l'autonomie se fondait sur son caractère métaphysique. Ce qui l'a remplacé, n'est plus de la philosophie,

<sup>112</sup>Bentley, *A Century of Hero Worship*, 209.

<sup>113</sup>Raymond Aron, *Essai sur la théorie de l'histoire dans l'Allemagne contemporaine: La philosophie critique de l'histoire* (thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, Paris, 1938), 222.

<sup>114</sup>Powicke, *History, Freedom, and Religion*, 5.

<sup>115</sup>Berr, *L'Histoire traditionnelle*, 27.

<sup>116</sup>Rosenstock-Hussy, *The Predicament of History*, 5.

<sup>117</sup>Guilday, *Catholic Philosophy of History*, 91.

<sup>118</sup>Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 267.

<sup>119</sup>*Ibid.*, 160.

<sup>120</sup>Garraghan, *Guide to Historical Method*, 146, 147, 350.



mais de l'histoire, ou, ce qui revient au même, de la philosophie en autant qu'elle est de l'histoire et de l'histoire en autant qu'elle est de la philosophie"<sup>121</sup>. Vous saisissez facilement. . . .

Le sort de la philosophie de l'histoire est lié, d'une certaine façon, à celui de la philosophie. Je dis d'une façon, parce que, si l'on bannit la philosophie, il est évident que la philosophie de l'histoire devra, elle aussi, disparaître; et si la philosophie garde ses droits, il n'est pas sûr que la philosophie de l'histoire voit les siens, par le fait même, sauvegardés. Le problème de la philosophie de l'histoire, nous prévient Rowse, est un problème fort délicat: "Il y a un grand danger à trop théoriser sur l'histoire; toute théorie particulière de l'histoire est sujette à se présenter sous une forme trop schématique: ceci se produit quand les événements humains se trouvent contraints de pénétrer dans le cadre gênant que leur impose le théoricien"<sup>122</sup>; mais il ajoute qu'il est aussi dangereux de se laisser tomber dans ce qu'il appelle "le trop commode fauteuil du scepticisme historique". Problème délicat, et aussi problème difficile, Sée en donne la raison: "Tout le monde s'accorde sur ce qu'il faut entendre par philosophie des sciences. Il n'en est pas de même pour la philosophie de l'histoire, sans doute parce que l'histoire est beaucoup moins bien définie que les mathématiques ou la physique et aussi parce qu'elle n'a que très tardivement été considérée comme une science"<sup>123</sup>. Diverses définitions ont été tentées. Sée considère la philosophie de l'histoire, comme s'exerçant surtout à des synthèses: "C'est spécialement à la philosophie de l'histoire qu'il appartiendra de montrer le lien qui peut exister entre l'histoire et les diverses sciences de l'homme. . . . Cette philosophie de l'histoire ne doit-elle pas être considérée comme le prolongement direct de l'histoire soi-disant 'empirique'?"<sup>124</sup> Aron se fait de la philosophie de l'histoire une conception différente: "Notre livre conduit à une philosophie historique qui s'oppose au rationalisme scientiste en même temps qu'au positivisme. . . . Philosophie historique qui est aussi en un sens une philosophie de l'histoire, à condition de définir celle-ci, non pas comme une vision panoramique de l'ensemble humain, mais comme une interprétation du présent ou du passé rattachée à une conception philosophique de l'existence"<sup>125</sup>. Pringle se rapproche davantage de la notion traditionnelle, lorsqu'il donne à la philosophie de l'histoire la mission de considérer l'histoire de l'humanité comme un seul tout et de montrer, en autant qu'il est visible, le plan qui semble en voie de se réaliser si l'on envisage la suite des événements comme un tout<sup>126</sup>. Et nous avons la thèse thomiste. Le Père Boyer, l'un des plus illustres représentants du thomisme contemporain, l'exprime comme suit: "L'histoire de l'homme est certainement l'histoire de l'homme. Mais l'histoire, en tant que telle, n'est pas seulement l'oeuvre de l'homme, mais en même temps l'oeuvre de Dieu. . . . Comme les êtres, elle est l'oeuvre de Dieu. L'auteur de l'univers doit soutenir dans l'existence ce qu'il a créé. . . . La philosophie de l'histoire, c'est la *Cité de Dieu* de saint Augustin, ou le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, ou la *Science nouvelle* de Vico. . . . C'est ici qu'il convient

<sup>121</sup>Croce, *History as the Story of Liberty*, 34, 35.

<sup>122</sup>Rowse, *The Use of History*, 105.

<sup>123</sup>Sée, *Science et philosophie de l'histoire*, 13.

<sup>124</sup>*Ibid.*, 240, 241.

<sup>125</sup>Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 13.

<sup>126</sup>A. Seth Pringle-Pattison, *The Philosophy of History* (from the Proceedings of the British Academy, London, XI, 3).



de justifier le concept de la philosophie de l'histoire, et d'affirmer l'existence d'une direction de l'histoire, voulue et opérée par la Divine Providence, par le moyen des causes secondes, et en particulier dans l'histoire humaine, par le moyen de l'activité libre des hommes"<sup>127</sup>. Du Plessis, dans une langue moins philosophique, exprime la même idée: "C'est dans le détail qu'est toute l'horreur de la condition humaine. Elevons-nous: si l'histoire a un sens, c'est que Dieu la mène. Il ne peut la mener qu'à lui. . . . Avec saint Augustin, Bossuet, de Maistre. . . . Chesterton, ou Berdiaeff, il faut reconnaître dans l'unité de l'histoire, à côté, au-dessus des faits humains, d'autres faits, divins ceux-là, et qui les dominent, les pénètrent, les saturent de divinité. . . . Le progrès est le signe de Dieu"<sup>128</sup>.

La nécessité d'une philosophie de l'histoire, quelle qu'elle soit, ne manque pas d'avocats. Mais d'une façon générale, on en fait la preuve par les conséquences néfastes qui s'ensuivraient de son absence. C'est ainsi que Rosa publie un ouvrage où il démontre que la religion est l'âme de la société, et que cette société, au cours de l'histoire, progresse ou entre en décadence selon que les hommes conservent ou ne conservent pas la notion du divin<sup>129</sup>. Mgr Schrembs affirme que l'histoire de l'humanité est incompréhensible sans la notion de Providence; il admet sans doute l'importance des interprétations économiques, sociologiques ou politiques de l'histoire, mais à condition que ces interprétations restent soumises à la fin surnaturelle de l'humanité<sup>130</sup>. Schweitzer fait remarquer que, depuis le jour où la philosophie a renoncé à son devoir (celui d'édifier l'histoire sur une théorie de l'univers), "l'idéal moral sur lequel repose la civilisation, a erré par le monde, comme un mendiant qui ne trouve plus de refuge"<sup>131</sup>. Sans philosophie de l'histoire, écrit Hanotaux, l'histoire "ne serait qu'un vain bruit de mots"<sup>132</sup>. Aron, toujours métaphysicien, établit d'une façon strictement logique, la nécessité d'une philosophie de l'histoire: "La série de l'ensemble du passé . . . appelle une double justification, celle des notions qu'elle utilise pour interpréter et estimer les sociétés et les cultures, celle de l'état qui marque l'achèvement provisoire de l'évolution. Double justification qui constitue l'objet traditionnel de la philosophie de l'histoire"<sup>133</sup>.

D'autres auteurs, par contre, sont incertains et n'osent se prononcer. "Milyukov ne croit pas en la philosophie de l'histoire qu'il veut remplacer par des lois spéciales, mais sans en être convaincu"<sup>134</sup>. Altamira est encore moins catégorique: "parlant un jour de la philosophie de l'histoire, il ne savait pas s'il existait réellement une fin vers laquelle tendrait l'humanité aveuglément, sous l'instigation, peut-être, de quelque chose de transcendantal à elle-même. Il se plaignit de ce que la plupart des historiens avaient esquivé les véritables problèmes de la philosophie, mais il n'essaya nullement de formuler un système qui pourrait définir et prédire la marche de l'humanité"<sup>135</sup>. Garraghan dit à peu près la même chose de Charles E. Beard, avec cette différence que Beard considère comme nécessaire un

<sup>127</sup> Boyer, *Il concetto di storia*, 64-75, *passim*.

<sup>128</sup> Du Plessis, *Le Sens de l'histoire*, 14, 57.

<sup>129</sup> Rosa, *Interpretacion religiosa de la historia*, 9.

<sup>130</sup> Guilday, *The Catholic Philosophy of History*, 4.

<sup>131</sup> Schweitzer, *The Decay and the Restoration of Civilization*, 6, 80.

<sup>132</sup> Hanotaux, *De l'Histoire et les historiens*, 40.

<sup>133</sup> Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 289.

<sup>134</sup> Paul Nikolayevich Milyukov, cité de Rogers P. Churchill dans *Some Historians of Modern Europe*, 332.

<sup>135</sup> Cité de John E. Fagg, dans *Some Historians of Modern Europe*, 15.



cadre quelconque, une brillante conception de l'histoire universelle; mais Beard ne veut pas se prononcer, il refuse de donner le nom de philosophie de l'histoire à l'hypothèse qu'il émet, à savoir que le cours de l'humanité est orienté vers la démocratie collectiviste<sup>136</sup>. Sée distingue entre finalisme et téléologie: pour lui, la téléologie, ce sont les destinées futures de l'humanité, objet traditionnel de la philosophie de l'histoire: or, "ce sont des questions que peut agiter le métaphysicien, mais qui ne sont pas de notre domaine, précisément parce qu'elles ne sont susceptibles ni de démonstrations ni d'explication rationnelle"<sup>137</sup>. Shotwell et Cheyney l'expulsent carrément de l'histoire<sup>138</sup>, parce que le domaine de l'histoire, c'est la Cité de l'homme et non la Cité de Dieu. Pringle lui reproche d'être partielle, de n'avoir jusqu'ici étudié que la civilisation de l'Occident, d'avoir gardé trop longtemps un certain relent d'égoïsme national et religieux<sup>139</sup>. Spengler l'accuse d'être volontairement arbitraire<sup>140</sup>. Clark ne croit pas non plus en elle, parce que, selon lui, l'histoire n'a pas de plan et que d'ailleurs il ne peut être question de connaître un plan dans l'histoire prise comme un tout<sup>141</sup>. Mais le plus illustre détracteur de la philosophie de l'histoire est peut-être Croce; il a pris plaisir, semble-t-il, à accumuler contre elle une litanie d'accusations et d'épithètes. "La philosophie de l'histoire, écrit-il, est tout aussi contradictoire que la conception déterministe sur laquelle elle se base et à laquelle elle s'oppose. . . . Le vide de pensée logique est comblé par le *praxis*, ou ce qu'on nomme sentiment, qui alors apparaît comme de la poésie par réfraction spéculative"<sup>142</sup>; elle est "un procédé de création et de supposition", elle est "une conséquence de l'impuissance mentale," elle est incohérente, les philosophies de l'histoire "sont les produits hybrides de la philosophie abstraite et de l'historiographie dénaturée"<sup>143</sup>. Et pour qu'on le comprenne bien, il dit clairement sa pensée: "La philosophie de l'histoire est morte"<sup>144</sup>. Voilà terminée son oraison funèbre.

Certains adversaires de la philosophie de l'histoire s'aperçurent tout de même qu'il manquait quelque chose à l'histoire. Berr déclare donc: "La philosophie de l'histoire ne peut être éliminée sans être remplacée. Elle doit être remplacée par la synthèse historique. La philosophie de l'histoire se présente sous une double forme: tantôt elle est la théorie qui étudie la nature et le rôle de l'histoire; tantôt elle est la construction qui explique le passé. La synthèse, en histoire, doit se constituer de même, sous la double forme de la théorie qui guide le travail et de la construction explicative"<sup>145</sup>. Croce comble le vide avec l'idée de liberté: "La liberté est l'éternelle créatrice de l'histoire et elle-même elle est le sujet de toute histoire. Comme telle, elle est d'une part le principe qui explique le cours de l'histoire, et d'autre part, l'idéal moral de l'humanité"<sup>146</sup>. Seignobos essaie de trouver une solution facile dans le hasard: "Les uns, dit-il en

<sup>136</sup>Garraghan, *Guide to Historical Method*, 370. Garraghan renvoie à un travail de Beard reproduit dans l'*American Historical Review* de 1934.

<sup>137</sup>Sée, *Science et philosophie de l'histoire*, 149, 150.

<sup>138</sup>Shotwell, *History of History*, 315; Cheyney, *Law in History and Other Essays*, 162.

<sup>139</sup>Pringle, *The Philosophy of History*, 5, 16.

<sup>140</sup>Fauconnet, *Spengler*, 55.

<sup>141</sup>Clark, *Historical Scholarship and Historical Thought*, 10, 11.

<sup>142</sup>Croce, *History: Its Theory and Practice*, 68, 69.

<sup>143</sup>Croce, *History as the Story of Liberty*, 35, 301.

<sup>144</sup>Croce, *History: Its Theory and Practice*, 81.

<sup>145</sup>Berr, *L'Histoire traditionnelle*, iii.

<sup>146</sup>Croce, *History as the Story of Liberty*, 59.



parlant des changements produits dans les conditions de vie, ont été l'effet de la rencontre, dans un même moment, de séries de faits indépendants, appelée hasard ou accident, qui constitue les événements historiques, guerres, invasions, révolutions, réformes, dont l'origine est souvent l'initiative des individus"<sup>147</sup>. Aron lui répond: "Une succession d'événements fortuits ne constitue pas une histoire. . . . L'histoire se caractérise moins par les rencontres que par l'orientation d'un devenir"<sup>148</sup>. Ailleurs, la philosophie de l'histoire est remplacée par la lutte de classe, comme chez Pokrovsky<sup>149</sup>, par la lutte de race, comme dans le *Mythe* de Rosenberg. Toutes ces philosophies de l'histoire (et la négation de toute philosophie de l'histoire est encore une philosophie), qui s'opposent les unes aux autres, doivent-elles nous conduire au scepticisme? Shotwell nous rassure; pour lui, les diverses interprétations de l'histoire ne représentent pas une faiblesse ou une anarchie; au contraire, chaque nouveau système aide au progrès général, et le nouveau système, au lieu d'être une loi absolue, n'est qu'une suggestion, qu'un nouveau stimulant en vue d'autres recherches, et nous aboutissons alors à une interprétation historique des interprétations elles-mêmes<sup>150</sup>.

Enfin, une dernière question se pose aux historiens: quelle peut être et quelle doit être l'utilité de l'histoire? En certains milieux, et peut-être par conviction professionnelle, on attache à l'histoire une importance de tout premier ordre. Elle est essentielle, nous dit Croce, pour rappeler l'humanité à elle-même, pour maintenir et développer la civilisation<sup>151</sup>. "Sans l'histoire, affirme Scott, l'humanité ne serait qu'une agglomération éphémère d'unités, nées aujourd'hui et oubliées demain"<sup>152</sup>; Rowse dit de son côté: "Supprimez le sentiment de l'histoire, et la vie humaine, comme nous la connaissons, deviendrait impossible à penser; l'histoire est aussi fondamentale que cela à nos vies"<sup>153</sup>. Halphen nie catégoriquement que l'histoire ait à nous fournir des leçons de morale et de civisme<sup>154</sup>, mais à côté d'une négation, il est facile d'aligner plusieurs témoignages en faveur de l'utilité morale de l'histoire: Hanotaux, Jusserand, Scott, Hart, Sarton, Butterfield, Cheyney, Rowse, tous admettent que l'histoire est riche de leçons morales, qu'elle est la grande éducatrice de l'entendement, qu'elle est une école d'expérience<sup>155</sup>. Et puisque l'histoire pouvait être considérée comme une école d'expérience, on a voulu en faire le guide du présent. Halphen, qui refusait à l'histoire toute utilité morale ou civique, s'en sert comme d'une clef pour comprendre le présent<sup>156</sup>. Et Garraghan écrit: "Une situation d'aujourd'hui peut ressembler à l'une d'hier assez pour faire de l'expérience de celle-ci, un guide pour manier d'une façon convenable une situation présente"<sup>157</sup>. Temperley et Bassi sont à peu près

<sup>147</sup>Seignobos, *Essai d'une histoire comparée*, v.

<sup>148</sup>Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 20.

<sup>149</sup>Cité de Thomas R. Hall, dans *Some Historians of Modern Europe*, 353.

<sup>150</sup>Shotwell, *History of History*, 334.

<sup>151</sup>Croce, *History as the Story of Liberty*, 199.

<sup>152</sup>Scott, *History and Historical Problems*, 7.

<sup>153</sup>Rowse, *The Use of History*, 30.

<sup>154</sup>Halphen, *Introduction à l'histoire*, 74.

<sup>155</sup>Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens*, 43; Jusserand, *The Writing of History*, 29; Scott, *History and Historical Problems*, 2-5; Basil Henry L. Hart, *Why Don't We Learn from History?* (London, 1944), *passim*; Sarton, "Le Sentiment du passé," 393; Butterfield, *The Study of Modern History*, 13; Cheyney, *Law in History and Other Essays*, 173; Rowse, *The Use of History*, 16.

<sup>156</sup>Halphen, *Introduction à l'histoire*, 8.

<sup>157</sup>Garraghan, *Guide to Historical Method*, 14.



du même avis<sup>158</sup>. Cheyney renchérit sur eux en soutenant même que le passé, c'est la seule clef du présent<sup>159</sup>. Cependant, Fieldhouse n'accepte pas le jugement de ces historiens: selon lui, il est aussi dangereux de se servir l'histoire pour en tirer des leçons pratiques et pour expliquer le présent, qu'il était dangereux autrefois de se servir de l'histoire pour enseigner la religion ou le patriotisme<sup>160</sup>.

Certains partisans de l'utilité pratique de l'histoire, vont plus loin: l'histoire servirait à comprendre d'avance l'avenir: Bassi, Halphen et Cheyney l'envisagent sous ce point de vue<sup>161</sup>. Hanotaux écrit: "L'historien a pour tâche de reconnaître l'opinion dans le passé et de la guider dans l'avenir. . . . Par définition, l'historien est un voyant, voyant dans le passé et voyant dans l'avenir. Ainsi se détermine sa fonction"<sup>162</sup>. Spengler est d'avis qu'on peut tout au plus s'en tenir à des suggestions<sup>163</sup>, et c'est à peu près le sentiment de Fieldhouse<sup>164</sup>.

On a surtout attaché beaucoup d'importance à l'enseignement de l'histoire, comme un excellent moyen d'entraîner les facultés de l'esprit<sup>165</sup>, et cet entraînement doit préparer à l'action: Hanotaux veut que l'histoire "tende sans cesse à l'action. . . . Ecrire l'histoire, c'est agir; et c'est pourquoi, il convient que l'historien soit homme d'action"<sup>166</sup>. Et cet idéal d'Hanotaux s'est réalisé au Canada, tout particulièrement, où, l'expliquait longuement Saunders, l'histoire a été et est encore un instrument d'action française<sup>167</sup>. L'histoire est nécessaire, non seulement pour rendre plus fructueuse l'action personnelle de l'individu, comme l'affirme Bassi<sup>168</sup>, mais aussi pour soutenir l'action morale et politique, suivant Croce<sup>169</sup>: "le cas de Churchill, dit là-dessus Rowse, nous fournit l'argument le plus fort qu'il soit en faveur d'une éducation à base d'histoire"<sup>170</sup>. Scott et Trevelyan qui admettent que l'histoire doit conduire à l'action et l'enrichir, se refusent cependant à admettre qu'on en fasse un instrument de propagande<sup>171</sup>. Rowse s'est même intéressé à l'utilité pratico-pratique de l'histoire, en énumérant les avantages qu'elle peut présenter comme carrière dans l'enseignement, dans le Service civil et dans la diplomatie<sup>172</sup>. Hanotaux a simplifié finement tout ce débat, quand il a

<sup>158</sup>Cité de Margareta Faissler, dans *Some Historians of Modern Europe*, 512; Bassi, *Ciencia historica y filosofia de la historia*, 12.

<sup>159</sup>Cheyney, *Law in History and Other Essays*, 28.

<sup>160</sup>H. N. Fieldhouse, "The Failure of the Historians" (*Canadian Historical Association, Annual Report*, 1942, 53).

<sup>161</sup>Bassi, *Ciencia historica y filosofia de la historia*, 12; Halphen, *Introduction à l'histoire*, 8; Cheyney, *Law in History and Other Essays*, 27.

<sup>162</sup>Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens*, 38.

<sup>163</sup>Fauconnet, *Spengler*, 10.

<sup>164</sup>Fieldhouse, "The Failure of the Historians," 63.

<sup>165</sup>Shotwell, *History of History*, 195, 196; Scott, *History and Historical Problems*, 120-1; Butterfield, *The Study of Modern History*, 27; Rowse, *The Use of History*, 156; Bassi, *Ciencia historica y filosofia de la historia*, 289; Altamira, cité de John E. Fagg, dans *Some Historians of Modern Europe*, 3; Trevelyan, *The Present Position of History*, 4.

<sup>166</sup>Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens*, 41.

<sup>167</sup>R. M. Saunders, "History and French-Canadian Survival" (*Canadian Historical Association, Annual Report*, 1943, 25).

<sup>168</sup>Bassi, *Ciencia historica y filosofia de la historia*, 12.

<sup>169</sup>Croce, *History as the Story of Liberty*, 198.

<sup>170</sup>Rowse, *The Use of History*, 15.

<sup>171</sup>Scott, *History and Historical Problems*, 141; Trevelyan, *The Present Position of History*, 5.

<sup>172</sup>Rowse, *The Use of History*, 4-6.



écrit: "Une faculté qui s'exerce cause un plaisir. . . . L'histoire a donc une autre raison d'être que son utilité"<sup>173</sup>.

Les idées qu'on a émises sur les différents problèmes de l'histoire, présentent donc une diversité considérable, et cette diversité le paraîtrait encore davantage, sans aucun doute, si nous avions poussé notre enquête plus loin, si nous avions consulté plus d'ouvrages et dépouillé toutes les revues d'histoire, comme nous aurions dû le faire: mais notre travail était soumis à des limites restreintes. Des historiographes ont tenté de partager toutes ces idées diverses en systèmes qui pourraient donner une idée plus claire du champ de l'histoire; Barnes a classé en huit groupes les historiens contemporains<sup>174</sup>, mais il est obligé de reconnaître que certains historiens ne conviennent que bien artificiellement à tel groupe qu'on leur détermine, ou que d'autres doivent être classés dans deux ou trois groupes en même temps, de sorte qu'à la fin le panorama n'est pas beaucoup plus précis et que nous sommes beaucoup moins certains. Il faudrait ajouter sans cesse des subdivisions aux groupes, et le nom même sous lequel on étiquette le groupe principal peut soulever des discussions sans fin. N'en est-il pas de même dans toutes les sciences qui ne sont pas des sciences techniques? Et c'est peut-être, pour l'histoire, la condition même de son progrès.

---

<sup>173</sup>Hanotaux, *De l'Histoire et des historiens*, 13.

<sup>174</sup>Barnes, *The New History*, 31.